



desclée
de
brouwer

Charles Coutel
Petite vie de
Charles Péguy



Petite vie
de Charles Péguy

Du même auteur

Petite vie de Charles Péguy-Politique de Condorcet, Payot, 1996.

Condorcet : instituer le citoyen, Michalon, 1999.

Hospitalité de Péguy, Desclée de Brouwer, 2011.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est pourquoi la « petite vie » s'organise autour d'une fidélité à soi, elle-même fondée sur une philosophie de l'Enfance; durant cette période de sa vie tout homme est promesse à soi, tournée vers l'avenir (la « petite fille Espérance », dit Péguy). Voler leur enfance aux enfants (ou pire, les violenter ou les tuer, comme fit Gilles de Rais) est le mal absolu, dira le *Mystère des saints Innocents*, en mars 1912⁴.

Ainsi Péguy nous aide à parler de la vie de Péguy : il n'oublie rien de ce qu'il a vécu et tente de trouver sans cesse des mots nouveaux et justes pour mieux en parler : il ne se répète jamais mais prend le temps de redéployer la *réalité* vécue pour en faire une *vérité* plus intense ; il scrute dans la réalité les événements *déclencheurs de vérité*, pour en tirer des leçons morales universelles et conforter la « petite vie » (l'affaire Dreyfus, la vie de Jeanne, le sacrifice de Polyeucte, l'incarnation, le procès de Jésus, la Passion). Pour reprendre une formule d'Emmanuel Mounier : l'événement devient son « maître intérieur ». Le plus grand de ces événements est, pour Péguy chrétien, bien entendu, *Y Incarnation*.

La subversion de la vérité

Mais comment parvenir à faire signe vers la vérité (universelle) dans un « monde moderne » qui prend ses particularités pour l'universel, dans une totale bonne conscience et un orgueil sans fond ? Car, pour Péguy, l'orgueil mène le monde moderne et lui fait oublier l'humilité et la vulnérabilité vécues dans l'enfance. Mais comment proclamer les exigences de l'universel dans un

monde qui prend ses idoles particulières (l'Argent, le Pouvoir, l'Orgueil) pour la vérité universelle⁵ ? Et quand Péguy constate que le culte de ces idoles modernes se développe dans le cléricalisme politique mais aussi dans le cléricalisme religieux et notamment catholique (lors de l'affaire Dreyfus), il fulmine⁶. Le compagnonnage spirituel avec Jeanne d'Arc se comprend mieux : sa vie durant, elle affronte la suffisance des Puissants et des (faux) Docteurs ; elle le guide dans le chemin de la « petite vie ». Il ne faut pas la quitter, mieux il est impératif de la servir⁷. La vérité doit donc être *dite* et non pas seulement cherchée dans les faux-semblants des idoles modernes. Péguy, comme le suggère Roger Secrétain, est un « soldat de la vérité » et non un *mercenaire du monde moderne*. La « petite vie » comporte donc un message éthique mais aussi religieux et politique d'émancipation, au service de la vérité ; on comprend mieux pourquoi les hagiographies et les légendes le trahissent radicalement: on cache la subversion de la « petite vie » derrière de prétendus « conversions » ou « retours au bercail ». Le lecteur serait même presque invité à mettre sa vie en relation avec celle de ce Péguy *reconstruit*.

La « petite vie », selon Péguy, résisterait à la réalité du monde tel qu'il va, au nom de la vérité. Mais comment se faire comprendre et ne pas passer soi-même pour un « traître » ?

Péguy pense qu'il faut « poétiser » cette exigence de vérité pour la rendre plus *réelle* que la réalité subie; pour cela, la vérité doit se déployer dans le règne de l'être et non là où le « monde moderne » la cherche, dans le règne de l'avoir, qui accumule à l'infini les signes de l'Argent, du Pouvoir et de l'Orgueil. C'est pourquoi l'œuvre et la vie de Péguy se placent sous le signe de *l'Hospitalité* dans un monde que le poète voit devenir de plus en plus inhospitalier ; mais comment rendre le monde de nouveau

hospitalier⁸ ? Telle est la question que semble se poser Péguy quand il suit Jeanne, lit les Classiques ou découvre les cathédrales. La cathédrale est le symbole de cette « petite vie », mise en lumière et en gloire, se plaçant sous le signe de l'Hospitalité. Mais ne faudrait-il pas commencer par rendre sa propre vie *hospitalière* et, pour cela, accepter de devenir *l'Hôte du langage et des humanités* ? Péguy cherche et sait qu'il n'aura jamais de réponse. Il rejoint en cela d'autres esprits, éternels inquiets : Socrate, Pascal, Diderot, Nietzsche, Kierkegaard, et, après lui, Emmanuel Mounier, Simone Weil, notamment.

Péguy ouvre donc des chantiers qu'il laisse ouverts et nous voyons là une raison supplémentaire de lire Péguy: son œuvre, sa vie se veulent inachevées. Le poète parle de ses textes comme d'un « fatras », et, si la cathédrale de Chartres le fascine tant, c'est qu'en un sens elle semble inachevée. La vérité ne sera jamais vraiment trouvée.

La vie de Péguy est chemin vers son œuvre mais à son tour, l'œuvre est chemin vers sa vie : à un moment (1912 ?) ces routes se rejoignent, comme se rejoignent les routes d'Orléans vers Paris et de Paris vers Chartres, et enfin vers Villeroy.

Se faire cathédrale

Cette « petite vie » se fait « belle vie » par un processus d'ensemble que nous nommons « cathédralisation de soi » : la vie de Péguy devient peu à peu non seulement une « œuvre d'art » mais surtout une construction poétique et spirituelle de soi⁹. Quand Péguy prie effectivement, par trois fois, dans la cathédrale de Chartres, après ses pèlerinages, sa cathédrale intérieure trouve là son expression ultime à la fois *intérieure* et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme point d'émergence d'une existence morale consciente de soi, définie comme promesse de ne jamais se trahir.

Aimer le travail bien fait (la « belle ouvrage »)

Orléans est ensuite la longue période où Péguy est initié, sans contrainte, au travail (bien fait). Pour être l'auteur voire l'« artiste » de sa vie, Péguy pense qu'il faut avoir *le goût du travail*. À la maison, il prend sa part : il prépare la paille, livre les chaises (parfois, à la cathédrale d'Orléans), aide au ménage (il fait reluire les meubles et sera toujours d'une méticuleuse propreté). Dans *L'Argent*, on lit :

J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises exactement du même esprit, et du même cœur, et de la même main, que ce même peuple avait taillé ses cathédrales (...) on ne gagnait rien, on était heureux (III, 790).

Comment expliquer cette *religion du travail* chez Péguy, dans un monde où le travail apparaît comme une fatalité? Péguy adhère-t-il aux analyses d'un Michelet préférant Hercule à Apollon ? Peut-être, mais cet amour du travail a une raison plus profonde : le travail bien fait *me* transforme tout entier au moment même où je transforme l'objet que je travaille. Les philosophes nomment *praxis* cette transformation simultanée d'un sujet et d'un objet. Non pas *discours* sur le travail mais bien *travail effectif*; en 1906, Péguy dit même :

Tout est perdu (...) quand on a perdu le sens et le

goût du travail (II, 460).

Le travail, comme processus effectif, est la mise à l'épreuve de la liberté et de la vérité car il permet de m'approprier une réalité qui est d'abord subie passivement et extérieurement à moi. Bergson aidera Péguy à mieux formuler ce paradoxe du travail vécu lors de l'enfance : le travail manuel et artisanal, c'est du « se faisant » dans un monde où règne le « tout fait » : la paille retravaillée n'est plus seulement « végétale », elle devient quasiment humaine, comme la vigne devient du vin, le blé du pain, les fils une tapisserie : le travail transforme et embellit en donnant du goût; le travail à domicile, c'est du *fait maison*. De plus, ce travail peut s'intégrer dans une œuvre commune, comme dans le cas privilégié des cathédrales ; ce processus de la « cathédralisation de soi » est un travail de construction éthique, esthétique et spirituelle de soi. Une solidarité entre le travail (bien fait et volontaire) et la beauté s'affirme chez Péguy: *la petite vie se fait ainsi belle vie, car elle est œuvre faisant corps avec l'ouvrier*. En effet, dans une telle œuvre règne une unité entre les parties et le tout ; de même chaque acte juste porte toute la justice et un seul acte injuste, que l'on tairait, menace toute la justice, comme il le vivra lors de l'affaire Dreyfus. Un travail bien fait unifie le monde au moment où celui-ci menace de se désunir ; ainsi *ma* vie devient vraiment *mienne* par mon travail². Le travail ouvre le règne de l'être qui déploie l'altérité face au règne de *l'avoir* qui accumule le même.

Cette solidarité du sujet et de l'objet, des parties et du tout dans tout travail, se retrouve trois fois chez Péguy: dans sa définition de la lecture comme « opération commune du lisant et du lu, de l'auteur et du lecteur » (III, 1008).

Ensuite, nous la retrouvons dans la cathédrale comme

ensemble vivant d'un seul tenant et, enfin, dans le Salut spirituel à la lumière de l'Incarnation : « Dieu a besoin de nous, Dieu a besoin de sa créature. (...) Celui qui peut tout ne peut rien sans celui qui ne peut rien » (OP, 615)³. Par le travail, tout se tient. Le travail bien fait me fait participer au processus de (re)création du monde. La Création est (encore) au travail et a besoin de nous tous ; comment y contribuer vraiment et en continu ? La réponse se trouvera peu à peu, en allant à Paris mais aussi en marchant vers Chartres.

La « petite vie » n'est donc pas de tout repos⁴.

Dans le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, Péguy pense, sans doute, au travail à domicile de sa mère quand il évoque l'atelier de menuiserie de Joseph et de Jésus à Nazareth.

[Jésus] Il saisit d'un regard toute sa vie humaine,
Que trente ans de famille et trois ans de public
'avaient point accomplie;

Que trente ans de famille et trois ans de disciples,
Sa nouvelle famille,
Cette autre famille,
Sa famille charnelle et sa famille élue,
L'une et l'autre charnelles, l'une et l'autre élues,
Toutes les deux charnelles, toutes les deux élues,
N'avaient point consommée ;

Que trente ans de travail et trois ans de prières,
Trente-trois ans de travail, trente-trois ans de prières
N'avaient point achevée ;
Trente-trois ans de travail, trente-trois ans de prières.

Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc (1910)
(OP, 446-447)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voulait « grouper des êtres, agir sur eux, ou plus exactement imaginer avec eux, organiser sa troupe avant de s'élancer à la conquête du monde » (op. cit., p. 17).

Durant ces années, il découvre Paris, le Louvre, et en août 1894, va à Orange écouter et voir Mounet- Sully dans Sophocle.

Mais peu à peu Paris, centre d'art et de culture, lui apparaît aussi comme un « laboratoire de pensée unique au monde », une véritable « capitale du monde » (*Notrepatrie*). En 1891-1894, Paris l'émerveille ; au Louvre, il admire, dans « un émoi religieux, les statues, (...) les toiles et le silence du monument » (3 juillet 1900).

C'est pourquoi Paris, entre Orléans et Chartres, développe son identité personnelle, narrative et poétique. L'admiration pour Notre-Dame de Paris, dans les *Tapisseries*, prépare celle pour Chartres. Mais Paris, c'est aussi un bouillonnement intellectuel unique et d'aucuns pensent que la longue présentation de Paris qui figure au beau milieu des *Situations* (1906-1907) (II, 727 à 740), constitue le *passage* du Péguy prosateur vers le Péguy *poète*. Soit; mais, chez lui, tous les genres se mêlent tout le temps ; ainsi comment classer ces lignes sur Paris :

[Paris] *Ville pour ainsi dire la plus extérieure du plus de vie intérieure. (...) Ville du plus de culture. (...) Capitale de la luxure. Capitale de la prière. Capitale de la foi. Capitale de la charité. Capitale de tout* (II, 731-736).

Il ne décrit plus, il chante *litaniquement* Paris.

Dans ces pages, aucun dandysme ou esthétisme : Paris est le centre d'une vie intellectuelle trépidante mais qui, sous les yeux

de Péguy, serait en train de s'étioler; cependant personne ne s'en soucie. Péguy s'en prend vite à ce qu'il nomme le *Parti intellectuel*, véritable clergé de la pensée officielle, cautionnant la régression électoraliste et parlementariste de la République; il le voit aussi à l'œuvre dans ce qu'il nomme la « décomposition du dreyfusisme ». Or, pour que règne une seule vision officielle des choses, tout pouvoir ne veut entendre que la voix de ses courtisans. Derrière l'expérience de la beauté, Paris lui révèle donc l'urgence du débat intellectuel indépendant pour assurer l'avenir de la liberté républicaine. On peut trouver dans les *portraits* de Paris chez Péguy une longue méditation sur les conditions de disparition mais aussi de (re)fondation d'une vie intellectuelle dans une République, qui n'aurait pas peur du débat d'idées ni de la parole libre ni de l'expérience partagée de l'admiration. La volonté farouche de préserver et de développer une véritable vie intellectuelle en France justifie tout le projet des *Cahiers de la Quinzaine*³. *Le jeune Péguy voit donc plus dans Paris que Paris.*

En juillet 1892, c'est l'échec à la rue d'Ulm; il décide de devancer l'appel et s'engage au 131^e Régiment d'Orléans. En juin 1893, pour Péguy, c'est de nouveau l'échec, comme en 1892; il entre, avec une modeste bourse, à Sainte-Barbe et suit les cours de Louis-le-Grand; c'est la période glorieuse de la Cour rose où il refait le monde. Discrètement, dans le cadre d'une association caritative (La Mie de Pain), tôt le matin, il porte secours aux indigents de la Butte-aux-Cailles, mais n'assiste à aucun office religieux.

En juillet 1894, enfin, c'est le succès à l'École normale supérieure et très vite, avec ses amis Albert Lévy, Albert Mathiez, Georges Weulersse, il organise une sorte d'officine de la jeune parole socialiste inspirée : la *Turne Utopie*. Il milite,

recueille de l'argent pour les grévistes, houspille très souvent les normaliens catholiques, réfléchit à la fondation d'un journal libre et suit quelques cours. Il subit l'influence intellectuelle de Lucien Herr, Charles Andler et Jean Jaurès. Puis, en novembre, il est licencié ès lettres (philosophie).

En décembre 1894, le capitaine Dreyfus est arrêté, jugé puis déporté à l'île du Diable en Guyane, en janvier 1895. Silence relatif des républicains et déferlement de haine du camp antisémite.

Vers la première *Jeanne d'Arc* (1895-1896)

En novembre 1895, brusquement, Péguy décide de demander un congé; de décembre 1895 à novembre 1896, il séjourne à Orléans chez sa mère qu'il aide de nouveau, il apprend la typographie et fréquente les cercles socialistes de la ville (on sait que la police s'inquiète). Il travaille depuis quelque temps sur un mystérieux projet; il se dit que c'est sur Jeanne d'Arc, mais rien n'est sûr. Il effectue un voyage en Lorraine sur les traces de Jeanne, puis revient à Orléans.

Comment expliquer que lui, l'ardent militant socialiste, suspende tout et retourne à Orléans ; ne convenait-il pas plutôt de rester à Paris ?

Dans une lettre à Camille Bidault, au printemps 1896, Péguy se confie, à propos de ce projet d'écriture :

Je me suis officiellement classé avec les socialistes (...) je veux au moins finir cette étude désintéressée avant de commencer l'action (souligné par nous).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Cathédrale-Péguy » : on ne s'élève dans les choses de l'esprit, comme dans l'architecture (d'une cathédrale), que si l'on songe à s'appuyer sur ce qui est extérieur à soi. Comment « mettre en lumière » si l'on ne cherche pas à élever le débat en écoutant l'adversaire (ainsi, Péguy médite toute sa vie sur le sort de Judas, qui nous « révèle » Jésus). Le 5 avril 1902, Péguy présente ainsi clairement cette stratégie :

Je lui apportais le renforcement, le contrefort, l'appui, l'étau, d'une action montant d'ailleurs et momentanément concourante. Il faut par définition que des contreforts, des arcs-boutants, n'aient pas le même pied. Des contreforts sont des contre-pieds (I, 916).

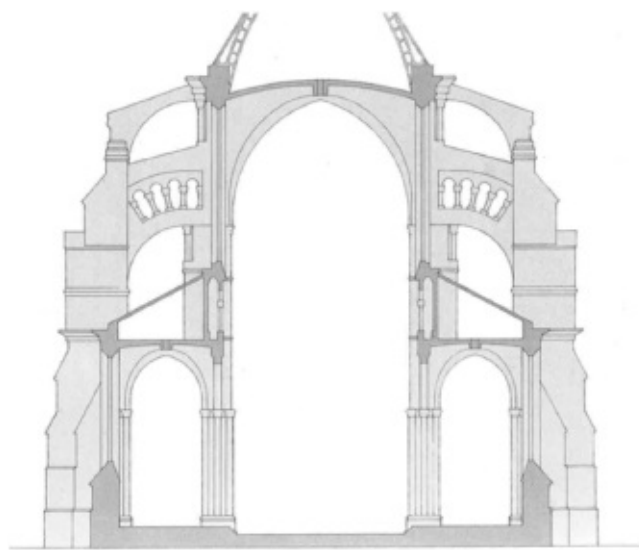


Schéma d'élévation de la cathédrale de Chartres

Tout se passe comme si Péguy venait de dégager une méthode pour élever les débats au sein des *Cahiers* et de la vie intellectuelle; dès lors une opinion peut devenir *publique* sans être d'abord *commune* (consensuelle) : Péguy conjoint le courage de Zola, l'ironie de Socrate et le génie de la controverse chez Pascal, pour *servir la vérité*. Par ce dispositif, une thèse

peut avoir raison contre tous sans être stigmatisée, parce que minoritaire. Cette stratégie du « contre-pied/contrefort » est celle qui fait défaut quand la vie intellectuelle s'étirole : on écoute trop celui qui est d'accord avec nous et plus du tout celui qui, parce qu'il n'est pas d'accord, nous permettrait cependant de mieux défendre notre propre thèse. En 1910, quand il prône les dialogues des « mystiques » entre elles contre la connivence des « politiques », il reprend cette définition de 1902. Étendue aux relations des religions entre elles, cette approche fait de Péguy le fondateur d'un *œcuménisme nouveau* : l'écoute de l'autre (de la même religion ou non, ou encore non croyant) permet d'accéder à une meilleure compréhension de soi-même. Cette démarche subversive fait des *Cahiers* une grande « machine » textuelle à produire du *contentieux constructif*, au sein du débat d'idées. Péguy fait éclater les consensus par lesquels une démocratie gestionnaire s'éloigne du débat républicain, sans s'en rendre compte.

Dans les *Cahiers* et hors des *Cahiers*, dans la vie même de Péguy, les murs peuvent s'élever, plus haut encore seront placées les « rosaces », dans la cathédrale qui se construit.

Le dispositif énonciatif des *Cahiers* est en place; Péguy confirme :

Nous avons raison ou nous avons tort, et nous demandons qu'on nous examine et qu'on nous critique. Mais nous savons que notre méthode est nouvelle (5 avril 1902).

L'effet est immédiat: toutes les oppositions théoriques et pratiques, toutes les classifications rassurantes, à l'œuvre dans les champs littéraire, esthétique, universitaire, politique et

théologique sont toutes ébranlées dans leur affirmation dogmatique et statique initiale. Mais pas de synthèse finale et consolatrice à espérer, tout restera ouvert et libre. Mais, en revanche, si l'on répète une opposition, en la sachant suspecte et artificielle, après le débat, on fait alors un choix mais on a toutes les chances de s'éloigner de la fidélité à soi, autour de laquelle pourtant s'organise la « petite vie ». Avec les *Cahiers*, nous sommes aux antipodes de la « méthode bourgeoise », qui farde les mots et tait les contradictions (pour ne rien changer). Cependant pour élever le débat, Péguy comprend vite qu'il lui faudra parfois mieux s'expliquer et sans doute aussi, hausser le ton. Il a une méthode pour mieux comprendre encore et défendre, contre tous parfois, ses choix de vie.

Les premiers *Cahiers* (1900-1902)

Les premiers *Cahiers* mettent donc en place un dispositif qui libère les mots, les pensées, les esprits en faisant bouger les oppositions artificielles, en faisant éclater les bonnes consciences. Tous les sujets seront abordés, mais Péguy fait d'abord ce qu'il avait annoncé et rédige un *vrai* compte rendu fidèle du Congrès de 1899 : personne n'est ménagé et toutes les tentatives lors du Congrès pour inféoder les militants sont exposées, dénoncées et critiquées.

D'autres *Cahiers* du début lancent de jeunes plumes comme Romain Rolland, qui doit à Péguy de s'être fait un nom. Péguy est partout ; il est au centre mais il n'est pas le centre, comme le confirme le recours au jeu des pseudonymies (Pierre Baudouin, Pierre Deloire, etc.). Il participe à une construction collective, comme il se plaisait à le noter pour la construction des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'expression (III, 997 à 1214). Il s'agit donc de résister aussi à la dérive orléaniste, tout en célébrant Jeanne de nouveau: ce sera tout le programme de l'année 1910, lançant un pont entre la « petite vie » et la « vie publique ».

La seconde *Jeanne d'Arc* (janvier 1910)

D'octobre 1907 à juin 1909, Péguy n'écrit plus rien. Il est pris par les *Cahiers* mais toujours ouvert aux autres; ainsi, il continue à déjeuner le jeudi chez la fidèle confidente Geneviève Favre. Durant cette période les relations avec Jacques Maritain se tendent et c'est la rupture, en avril 1910. Au printemps 1909, Péguy pousse deux cris de désespoir : « À nos amis, à nos abonnés » (juin 1909) et « Nous sommes des vaincus » (posthume), révélant son angoisse quotidienne et les menaces pesant sur la vie même des *Cahiers*. Mais en janvier 1910, Péguy publie le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, recroisant l'œuvre de 1897, comme nous l'avons vu auparavant. C'est un an plus tard qu'il en explicitera le cadre spirituel global (la « petite vie »). Le succès est grand mais à la hauteur des malentendus qu'elle suscite. Un journaliste de *L'Univers*, Étienne Tavernier, s'interroge : « Où est-il au juste ? Nous ne le savons pas » et il n'est pas le seul. Péguy attend de son œuvre une reconnaissance qui le mettrait aussi à l'abri du besoin en lui donnant le prix de l'Académie française. Ce prix ne viendra pas. En avril 1910, il écrit à Joseph Lotte :

Mon vieux, désormais, toute ma production se réalisera dans le cadre de ma Jeanne d'Arc. (...) je veux tout mettre là-dedans. Songe donc, la guerre,

le roi, la Sorbonne ! Ah les docteurs ! Jeanne d'Arc apportait une forme de sainteté qui n'était pas étiquetée, cataloguée ; pas une fiche qui corresponde à son cas.

Ce programme sera réalisé car viendront, très vite, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* et *le Mystère des saints Innocents*.

La *Prière d'insérer* de ce *Mystère* de 1910 résume bien l'intention du poète: Jeanne d'Arc crée une « mystique chrétienne » à la fois « naturelle et surnaturelle », qu'il s'est agi de faire connaître sans archaïsme ni artifice.

L'œuvre a aussi dérouté car elle semble être, comme le suggère Frantisek Laichter, « une longue prière » ; Jeanne y dit en effet : « Toute prière humaine, toute prière chrétienne arrive, monte directement à l'oreille de Dieu. » Rappelons que l'œuvre commence par une longue prière, explicitement (OP, 369 et 370).

Le long compagnonnage entre Péguy et la prière commence : sa poésie va se faire oraison ; pourquoi ?

Tout se passe comme si la « supplication antique » de 1905 revenait mais autrement et en se tournant directement vers Dieu. *Le paradoxe de la vulnérabilité croise celui de l'Hospitalité*. Jeanne (et Péguy avec elle ?) prie directement Dieu car il s'agit bien de se tourner vers le Créateur pour aider les hommes à s'en sortir : la faiblesse humaine, dans sa force suppliante, se tourne vers la force de Dieu mais, par cela même, devient forte. Plus tard, Péguy prolongera ce geste en priant directement Dieu, en route vers Chartres.

Péguy, dès lors, valorise la prière ; il écrit à Joseph Lotte, le

1^{er} avril 1910:

Les curés ont les sacrements (...) ils oublient de dire qu'il y a la prière et que la prière est au moins la moitié.

Pourquoi cette importance de la prière ; serait-ce qu'elle se situe au cœur de la vulnérabilité de l'homme et ose demander à Dieu d'accepter de devenir l'« hôte de l'homme »? En 1909, Péguy médite sur l'Événement de l'incarnation et sur la Passion de Jésus. Le *Mystère* de 1910 montre en quoi Jeanne bouleverse les codes « orléanistes » de la société moderne et de la chrétienté de son temps : elle est catholique mais s'oppose au clergé, elle est respectueuse du roi mais l'admoneste; elle aime la France mais ne hait pas les Anglais ; elle est seule mais non isolée pour autant. La prière l'aide à occuper un lieu spirituel inédit, intermédiaire entre les hommes et Dieu, comme le fait le suppliant antique.

Péguy expose ce qu'a de subversif et d'irréductible une vie animée par une « mystique ». Cette longue prière de Jeanne qu'est le *Mystère* situe aussi la prière de Péguy; tous les deux prennent au sérieux les conséquences de l'incarnation dans toute vie chrétienne ; car la prière *suture* le temporel et l'éternel, le charnel et le spirituel, comme le fait l'incarnation. Dans *Clio*, durant l'été 1909, Péguy commente: « Les curés laïques nient l'éternel du temporel (...) les curés ecclésiastiques nient le temporel de l'éternel ».

Que se passe-t-il dans le *Mystère* de 1910 ? Péguy déploie-t-il avec Jeanne les figures de l'Hospitalité, entrevues en 1902 (avec Jean Coste) et en 1905 (avec *Notre patrie* et les *Suppliants parallèles*) ? Hôte de la patrie, hôte du langage, Péguy se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

même ».

C'est aussi la confirmation de l'amour du « travail bien fait », mis à rempailler des chaises comme jadis à construire les cathédrales. Mais ce processus concerne non seulement ce que *fait* Péguy mais aussi à ce qu'il *est* ; il n'est plus extérieur à son œuvre, comme le suggère Stanislas Fumet. Dans une cathédrale (comme dans les *Cahiers*), l'intérieur ne tient que par l'extérieur et tout doit se tenir ensemble pour pouvoir *monter* (le contre-pied/contrefort). C'est pourquoi la cathédrale est présente dans toutes les œuvres poétiques de ces années. Péguy est cohérent avec lui-même, car il se définit comme un chrétien « d'avant la Réforme ». Rappelons qu'au Moyen Âge, la cathédrale est un vrai « monument pastoral », selon la formule de Georges Duby :

La cathédrale prétend représenter la totalité de l'univers, révéler l'ordre qui le régit et situer chaque créature à sa place au sein de cet ensemble cohérent. C'est un monument pastoral⁴.

Tout le monde théologique de Péguy se retrouve dans *Ève*, comme s'enchaînent les moments (« climats ») de l'œuvre : le paradis, la chute, le monde juif, le monde gréco-romain, l'Incarnation, la Nativité, le monde moderne ; *Ève* refait le chemin de la « petite vie », *en grand*. Cette « cathédralisation » parcourt le chemin d'Orléans vers Paris et de Paris vers Chartres. Mais, pour cela, Péguy reprend, à nouveau, trois expériences de la « petite vie », en les amplifiant : *l'Enfance, la Filiation et la Prière*.

Péguy médite de nouveau sur l'enfance

Avec le *Porche*, il a renoué avec l'enfance qui est le lieu de l'Espérance, toute tournée vers l'avenir. Depuis *Clio*, les thèmes de l'Incarnation et de l'enfance se rejoignent dans une nouvelle méditation sur Noël. Depuis décembre 1902, où il édite un *Cahier* de Noël dans l'esprit des *Contes de la Vierge* des frères Tharaud, Péguy est familier avec une certaine dévotion mariale et une poétique de l'Annonciation. Mais à présent, Péguy approfondit la Nativité comme développement de l'expérience de l'enfance, dans l'horizon d'une *philosophie de la vulnérabilité*, abordée en 1905 – dans *les Suppliants parallèles*. Cette vulnérabilité se retrouve dans la définition même de la « mystique ». À partir de 1912, l'enfance aide Péguy à mieux penser la portée subversive de l'Incarnation chrétienne : le christianisme ne demande-t-il pas, en effet, un double effort subversif: penser la toute- puissance d'un Dieu à travers la fragilité d'un Enfant, naissant dans une crèche et à travers une mort d'esclave cloué sur une Croix ! De cela, les légendes des rois mages et de saint Christophe avertissent les catholiques : la faiblesse de l'Enfant-Jésus est la force même de Dieu, et, l'on vient de très loin pour le constater. Fidèle lecteur de Péguy, Alain commente :

Noël, c'est le printemps de l'esprit; c'est tout promesse. (...) c'est aussi adorer l'être le plus faible, celui qui a besoin de nous.

(Propos du 1^{er} janvier 1933).

Un des secrets de la « petite vie » est qu'elle sait jusqu'où mène la méditation sur l'enfance: elle montre le lieu de la *vraie* puissance qui est de renoncer à la puissance ; pour cela, il convient de partager et non d'accaparer, de déployer et non

d'accumuler.

Or, quand les chrétiens « orléanistes » oublient cette « force invincible des faibles », ils sont fascinés, à leur tour, par l'Argent, le Pouvoir, l'Orgueil, malgré les avertissements de Jésus durant sa « vie publique », après le long apprentissage silencieux de la « vie privée », à Nazareth.

La longue description de la Crèche dans *Ève* ne se justifie que par cette volonté d'aller jusqu'au bout de cette vulnérabilité à l'œuvre dans l'Incarnation. La philosophie de l'Enfance devient théologie de la Nativité, au sein d'une méditation d'ensemble sur l'Incarnation. Cependant, cela ne suffit pas.

Péguy médite à nouveau sur sa Filiation : accompagner l'enfant prodigue

La cathédralisation de soi suppose aussi une redéfinition et une amplification de la *filiation* : s'il reste, bien entendu, fils d'Orléans, Péguy revendique désormais de *nouveaux ancêtres*. De plus, il médite assidûment la parabole de Luc (15, 11-32) sur l'Enfant prodigue. Sur le chemin de Chartres, Péguy n'est pas seul ; il chemine avec l'Enfant prodigue, en route vers son père. Il ne s'agit pas, encore une fois, d'un « retour au bercail », car, chez Luc, le père vient au-devant de son fils. Il s'agit d'aller vers un père qui lui-même chemine; la « petite vie » requiert d'accepter d'être fils (fille). Péguy, à travers ses lectures de Luc, approfondit et déploie *une nouvelle figure de l'Hospitalité* : si le fils est l'hôte du père et le père l'hôte du fils (qui revient), c'est qu'ils sont tous les deux les hôtes d'un Tiers, que les croyants appellent « Dieu ». Cet échange d'amour est-il ignoré par le frère aîné dans la parabole de Luc ? Est-il une victime de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Petite vie de... »

Bernadette, par René Laurentin
Blaise Pascal, par Bernard Sesé
Cardinal Decourtray, par Jean-Luc Garin et Gérard Hugot
Catherine Labouré, par René Laurentin
Charles de Foucauld, par Hugues Didier
Claire Monestès, par Geneviève Roux
Dom Helder Camara, par Chantai Joly
Don Bosco, par Robert Schielé
Élisabeth de la Trinité, par Bernard Sesé
Emmanuel Mounier, Jean-François Petit
François de Sales, par Bernard Sesé
Grégoire le Grand, par Pierre Riché
Guillaume-Joseph Chaminade, par Vincent Gizard
Henri Brémond, par Charles Chauvin
Henri Huvelin, par Charles Chauvin
Ignace de Loyola, par Albert Longchamp
Jean Baptiste, par René Laurentin
Jean de la Croix, par Bernard Sesé
Jean XXIII, par Xavier Lecœur
Jean-Baptiste de la Salle, par Michel Fiévet
Jean-Baptiste Muard, par Denis Huerre
Jean-Marie Vianney, par Marc Joulin
Jeanne d'Arc, par Régine Pernoud
Jeanne de Chantal, par André Ravier
Jeanne de France, par Marc Joulin
John Henry Newman, par Keith Beaumont
Joseph Wresinski, par Jean-Claude Caillaux
Lacordaire, par Bernard Cattaneo
Léon Dehon, par Yves Ledure

Louis-Marie Grignion de Montfort, par René Laurentin
Louise de Marillac, par Élisabeth Charpy
Madame Acarie, par Bernard Sesé
Marcel Légaut, par Thérèse de Scott
Marie-Louise Trichet, par René Laurentin
Marie, par Roger Bichelberger
Marthe Robin, par Raymond Peyret
Moines de Tibhirine, par Christophe Henning
Père Chevrier, par Richard Holterbach
Pie X, par Xavier Lecœur
Pierre Teilhard de Chardin, par Bernard Sesé
Robert d'Abrissel, par Jacqueline Martin-Bagnaudez
Saint Antoine de Padoue, par Valentin Strappazon
Saint Augustin, par Bernard Sesé
Saint Benoît, par Paul Aymard
Saint Bernard, par Pierre Riché
Saint Bruno, par Ange Helly
Saint Damien de Veuster, par Bernard Couronne
Saint Dominique, par Marc Joulin
Saint François d'Assise, par Michel Feuillet
Saint François Xavier, par Hugues Didier
Saint Jérôme, par Pierre Maraval
Saint Louis, par Paul Guth
Saint Norbert, par Dominique-Marie Dauzet
Saint Paul, par Édouard Cothenet
Saint Pierre, par René Laurentin
Sainte Claire, par Jacqueline Gréal
Sainte Geneviève, par Yvon Aybram
Thérèse d'Avila, par Bernard Sesé
Thérèse de Lisieux, par Marc Joulin
Thomas d'Aquin, par Michel de Pailleters
Vincent de Paul, par Luigi Mezzadri

Achévé d'imprimer en le 18 novembre 2014
sur les presses de
La Manufacture - Imprimeur – 52200 Langres
Tél. : (33) 325 845 892
N° imprimeur : 140950 - Dépôt légal : novembre 2013
Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
577-2/2013